

Musique de films

Patrick Schupp

Numéro 96, avril 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51158ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schupp, P. (1979). Musique de films. *Séquences*, (96), 54–54.

Musique de films

Patrick Schupp

DEATH ON THE NILE (Capitol 11.8.66)

Nino Rota est l'excellent compositeur dont le nom a été associé avec les films de Fellini depuis 1953. Mais Francis Ford Coppola le mit au rang des compositeurs dont on achète les disques en raison de la qualité et l'intelligence de leur musique avec la bande sonore de **The Godfather**. Ladite bande est considérée maintenant comme un « classique », au même titre que certaines bandes de Max Steiner ou Bernard Herrmann. Aussi, lorsque John Guillermin voulut, pour **Death on the Nile** (Capitol 11.8.66), une musique qui sut à la fois soutenir l'intérêt, souligner avec efficacité différentes séquences et, en même temps, être de la musique en soi, il choisit Rota ; cette fois-ci, le musicien a écrit une partition somptueuse, digne des grandes époques d'Hollywood, magnifiquement orchestrée, et cependant remplie de petites touches témoignant de l'ironie latente et du sens de l'humour de son auteur.

Lorsqu'on compare avec les vagues tourmentées et hautement spécialisées qui roulent dans les partitions d'un John Williams, on s'aperçoit que les thèmes de Rota sont courts, leur traitement habile, parfaitement intégré à l'action, et reflétant en plus avec beaucoup d'exactitude et d'humour la période (les années 20) à laquelle se passe le film. Un mot encore : l'orchestration géniale du tango dansé par David Niven et Angela Lansbury (un « haut moment » musical du film) est essentielle à la qualité de la séquence. Prenez un tango ordinaire, joué ordinairement : tout tombe à plat et les comédiens ne sont que bons. Ce legs du travail avec Fellini est évidemment l'un des atouts majeurs de Rota.

CALIFORNIA SUITE (Columbia JS 35727)

Claude Bolling faisait, si je me souviens bien, les beaux jours du Club Saint-Germain, rue Saint-Benoît, au cœur de Saint-Germain-des-Prés. Il y avait à l'époque Claude Luter, Sidney Bechet, la jeune Sarah Vaughan, Milt Jackson. Claude, à vingt-sept, vingt-huit ans, noir de peau et l'oeil bleu et rond, faisait les « intermèdes » pianistiques, c'est-à-dire qu'il prenait les « hits » du moment, aussi bien « Ma Cabane au Canada » qu'« Un bel Di » ou le dernier succès de Luis Mariano, et le tritrait, le malaxait tendrement avec une science certaine des rythmes, un goût parfois surprenant mais sûr dans l'ensemble, et surtout une inépuisable énergie doublée d'une belle humeur. Et ça marchait !

Aujourd'hui, j'ai sous les yeux (et dans les oreilles) la partition du film de Neil Simon. Bolling est toujours au piano, son style a peu changé, mais son nouveau statut de musicien pour l'écran lui a permis de s'entourer de quelques camarades qui le secondent habilement sans l'éclipser. Hubert Laws, à la flûte, est un élément de valeur, et utilise avec un rare bonheur ses connaissances idiomatiques dans le jazz. Laws, avant de se joindre au groupe Creed Taylor, était considéré comme un flûtiste de jazz promis à un avenir passablement intéressant s'il avait l'intention de persévérer. Hélas ! il n'a pas tenu encore ses promesses, malgré quelques essais, finalement peu concluants, notamment avec le Creed qui l'enfermait dans un carcan sonore fort éloigné de son style et de ses goûts. Bolling lui donne plusieurs passages d'improvisation (dans un contrepoint souvent heureux avec l'image), sans toutefois lui fournir réellement l'occasion de sortir des sillons tracés. Le son est plaisant (le groupe se réduit à un petit quatuor), parfaitement adapté à propos doux-amer du scénario de Neil Simon, et intelligemment distribué, j'entends au niveau du rapport son-image. Le disque s'écoute sans ennui comme sans surprise, et sert à rappeler gentiment telle ou telle image du film, mais pas plus.